

VENDREDI SOIR

Robinson est un haut-parleur installé sur l'île déserte de Las Penitas, long fragment de terre et de sable perdu le long des côtes orientales du Nicaragua. Alimenté en électricité par un grand panneau solaire émergeant au milieu de la végétation luxuriante des palétuviers, le haut-parleur est connecté à un processeur très simple et très robuste, à peine plus gros qu'une clé USB. De façon aléatoire, mais au moins une fois par jour, il débite quelques injures qui se perdent dans la jungle. SAPAJOU ! PERROQUET BAVARD ! CORNICHON ! BOIT-SANS-SOIF ! QUE LE GRAND CRIC ME CROQUE ! Les injures, prononcées en français, ont peu de chances d'être perçues par les nicaraguayens de la région, mais de toute façon l'île n'est pas fréquentée. Tout juste est-elle longée parfois par les pirogues à moteur qui promènent quelques touristes désireux d'apercevoir un petit crocodile ou un oiseau original, tel ce *pico cuchara* au bec en forme de cuiller, ou l'élégante spatule blanche prenant son envol, comme une éclaboussure de lumière parmi les branchages obscurs de la mangrove.

Quelqu'un, un jour, a pénétré le fouillis inextricable des branches et des pneumatophores pour installer ce dispositif. Debout, seul parmi les animaux invisibles, il a crié pour le plaisir les injures du capitaine Haddock. Dans le *Trésor de Rackham le rouge*, le capitaine parvient sur une île perdue où s'était échoué des années auparavant son ancêtre, un pirate renommé. Le capitaine espère y découvrir un trésor. Mais, dans la forêt, le marin est accueilli par des jurons identiques à ceux que proférait son aïeul, et que lui-même débite encore régulièrement : SAPAJOU ! PERROQUET BAVARD ! CORNICHON ! BOIT-SANS-SOIF ! QUE LE GRAND CRIC ME CROQUE ! De générations en générations, les perroquets se sont transmis le vocabulaire fleuri de la famille, sans rien y comprendre, et sans l'adresser à personne. L'injure est magnifiquement renvoyée à son rôle le plus pur : faire plaisir à celui qui la jure. Plus personne n'est visé, on s'exclame pour la joie du cri. Quelqu'un a donc crié sur l'île déserte de Las Penitas, il a crié avec humour, avec férocité, comme un grand acteur, puis il est parti. Les cris enregistrés résonnent désormais pour personne, aussi mécaniques qu'une annonce de hall de gare, mais avec la voix de cet homme inconnu. Avec le temps, la voix s'abîme un peu, la tessiture chaude est parcourue de petits larsens et de grésillements, mais les injures, même vieilles, prononcées par un appareil usé, résonnent.

Tout comme les perroquets de Hergé, ce haut-parleur abandonné sur une île du Nicaragua est la démonstration par l'absurde de ce qu'une civilisation laisse derrière elle, un ensemble de mots vidés de sens et répétés à l'infini. Robinson est une parole éraillée qui tourne en boucle, sans interlocuteur, sans écoute.

Robinson est un capitaine de vaisseau intersidéral échoué sur une planète minuscule et oubliée. Au cours d'un combat acharné parmi les astéroïdes et les guirlandes de mines vicieuses comme des serpents, le vaisseau du capitaine, le Lexis 35 Destroyer, après avoir perdu plusieurs réacteurs et une bonne partie de la surface de son bouclier protecteur, a dû se résoudre à activer la projection supraluminique sans prendre le temps de régler précisément les coordonnées de sortie. Lorsque le vaisseau a quitté peu à peu la proximité de la vitesse de la lumière, il s'est retrouvé extrêmement proche de la petite planète, trop près pour tenter toute manoeuvre, et il s'est donc crashé dans les secondes qui ont suivi, laissant juste le temps à son unique passager de s'éjecter en urgence. Depuis ce jour, le capitaine vit seul sur la planète inhabitée. L'atmosphère semble vivable, bien que constituée de gaz différents de ceux qu'on respire sur Terre : les rares fois où il s'est mis à parler le naufragé intergalactique a remarqué de légers changements dans sa voix, comme si elle se serrait un peu. Parler seul avec une voix de crécelle augmente le ridicule de la situation, et il a donc décidé de se taire définitivement.

Il profite d'installations laissées à l'abandon : la planète a servi quelques temps de prison pour les condamnés dangereux des galaxies alentours, des boxes grillagés de tailles variées témoignent d'un ensemble carcéral construit sur mesure pour des races et des comportements très disparates. Il a pu rentrer dans un local construit en hauteur, et qui donnait une vue imparable sur un grand nombre de cellules, sans doute la loge des gardiens. La saleté a recouvert d'anciens claviers, des fauteuils, des tables. Il a fallu nettoyer les vitres immenses, balayer, stocker dans une pièce tous les objets inutiles. À certains endroits, la poussière accumulée semble avoir été remuée, déplacée, comme si quelqu'un était venu marcher ici, ou plutôt comme si quelque chose avait été trainé, déplacé sur le sol. Le capitaine est donc seul, mais pas tranquille. Une part de mystère habite à ses côtés.

Avec le temps, le capitaine s'habitue à sa vie solitaire. Il emprunte souvent les mêmes itinéraires, ramasse quelques plantes comestibles. La végétation est majoritairement colorée de rouge ou d'orange, ce sont des prairies de taille moyenne, avec des plantes grandes comme le blé. Les tiges sont dures et non comestibles, mais les graines, une fois broyée et cuites, ont un goût tout à fait acceptable, qui rappelle le pois chiche. Dans certains vallons plus éloignés, et plus humides, le sol est recouvert d'une mousse jaune épaisse comme un matelas, douce comme un velours. C'est là que le capitaine se perd parfois, oubliant le temps d'une sieste son espèce et son rang. Il se déshabille puis se fond dans la mousse comme pour faire corps avec la planète, se détache de l'humanité, s'immerge dans un présent vidé de sens et d'Histoire. Il rentre alors vers la prison, vide et absent de lui-même, et dort pendant des jours.

Un soir, justement, tandis qu'il rentre à la prison depuis de sa combe mousseuse, le capitaine entend des bruits à l'intérieur du local qui lui sert désormais d'appartement. De nouvelles traces ont été laissées dans la poussière, à côté des siennes, des traces de glissades. Ce doit

être une forme de serpent, pense-t-il. Il s'approche doucement, aux aguets, glisse un oeil à l'intérieur. Il n'y a rien, mais les chaises ont été remuées. Il s'avance le plus doucement possible dans la pièce quand une énorme masse visqueuse tombe du plafond, deux mètres devant lui. La chose fait un peu moins de deux mètres, un tas de bulbes de chairs répartis sur des pattes nombreuses, huit, dix, douze, comme un poulpe géant dont les tentacules se seraient ossifiées, ou au contraire une araignée molle. Il y a des yeux, c'est évident, au sommet de cette chose qui ondule.

Le capitaine est pétrifié, il n'ose bouger de peur d'effrayer la créature. Il est seul depuis si longtemps sur la planète que cette présence, paradoxalement, lui fait presque du bien. Il a envie de communiquer. Il ouvre la bouche pour dire quelques mots, mais rien ne sort qu'une série de cris rauques, une voix de ferraille et de cailloux. Il réalise soudain qu'il ne sait plus parler, ses cordes vocales se sont durcies, il peut tout juste éructer de vieux sons éraillés qu'il n'a jamais produits avant cet instant. Il insiste, il hurle maintenant face à la bête tentaculaire, s'énervant de ne plus parvenir à parler. Il crache, tousse, sa gorge lui fait mal.

La créature, qui s'était tenue immobile de longs instants, semble maintenant se redresser, ses pattes se séparent et se déplient, elle oscille vers l'arrière, comme pour prendre du recul, puis crache d'un coup un énorme jet d'un épais liquide bleu qui vient recouvrir le capitaine. Ce sont ses sucres digestifs, corrosifs comme l'acide. L'humain, qui n'y voit plus rien, ne tarde pas à mourir, atrocement brûlé. Après avoir été digéré à l'extérieur, il sera bientôt intégré à la créature, qui pourra, grâce à cet apport inespéré de protéines, trouver la force de se reproduire.

Robinson est une candidate de télé-réalité délaissée sur une île minuscule et déserte. L'épreuve de survie individuelle suivait son cours quand la troisième guerre mondiale a éclaté, forçant la production à rapatrier un maximum de monde en un minimum de temps. Suivie dans son aventure par une équipe de réalisation réduite, enfoncée au coeur de la jungle, la candidate a été abandonnée à son sort. Préparée à la lutte et à la survie, elle n'a pas été effrayée quand son groupe a fini par comprendre que personne ne viendrait plus les chercher. Tandis que le caméraman s'est pendu à un manguier, aidé par l'étonnante solidité d'un câble d'alimentation électrique, tandis que la scripte, poussée par la faim, s'est vidée de ses tripes jusqu'à en crever après avoir avalé au hasard toutes sortes de plantes non comestibles, tandis que le preneur de son a disparu une nuit sans laisser la moindre trace, tandis que la régisseuse, prise de folie, la peau déchirée et sanglante d'avoir trop marché pieds nus sur les coraux coupants, s'est finalement jeté à la mer en criant qu'elle nagerait jusque'à la guerre, tandis que tous et toutes sont morts, incapables de supporter la vie sur l'île, ou même simplement l'idée d'abandon et de solitude, tandis que les caméras et les

micros se sont éteints, la candidate a continué à survivre exactement sur le même mode que précédemment, économisant l'eau, se nourrissant de mangues et de vers dénichés dans des troncs pourris, se protégeant des moustiques et des sangsues à l'aide d'une épaisse couche de vase gris bleu qui la recouvre entièrement.

Tout comme elle le faisait devant les caméras, elle continue de se déplacer un peu chaque jour, explorant son territoire avec prudence, accumulant mentalement les données géographiques qui lui permettent de se situer par rapport à la mer. Un jour, un vendredi probablement, elle trouve une grotte, vaste, dont l'entrée est haute comme le porche ouvragé d'une cathédrale. Elle ne rentre pas tout de suite, elle fait demi-tour pour dormir un peu plus loin. Ce n'est que le lendemain, reposée, qu'elle revient devant la grotte. Elle a fabriqué un flambeau avec quelques fibres de bois et un peu de graisse. Elle entre. Des chauve-souris s'envolent sur son passage, d'autres remuent tranquillement au plafond. La grotte est profonde, le tapis de feuilles mortes sur lequel avance la candidate cède peu à peu la place à un revêtement de cendres grises ou noires, probable mélange de crottes tombées du plafond et de poussières anciennes. Au bout, une grande salle de stalagmites et de stalactites attend la candidate, une crypte immense et sublime de draperies de calcite. Elle marche doucement parmi cette architecture du temps et de l'eau, elle est touchée par la beauté qui s'offre à elle. Elle songe avec vanité qu'un temple d'une telle envergure convient à son grade de finaliste du grand jeu de survie. Elle pourrait mourir là, seule, dans ce mausolée dessiné pendant des siècles dans l'attente de sa venue. Mais soudain elle bute sur un os. Il est gigantesque, au moins un mètre, collé à la roche par la calcite qui s'est déposée avec les années. Elle approche le flambeau, suit avec la lumière la ligne droite de ce qui semble un fémur immense. Dans un creux, au bout, d'autres os sont entassés, dispersés. Elle reconnaît les éléments de plusieurs squelettes, certains brisés, tous beaucoup trop grands pour appartenir à la race humaine, tous collés par le temps et par les dépôts calcaire. La lumière explore les recoins, passe par dessus quelques pierres, éclaire enfin un nouveau trou dissimulé, découvre les crânes : des crânes énormes, très bien conservés, mâchoire du bas, mâchoire du haut, dents, orbites creuses, forme bombée de la calotte, soudure des os entre eux... Ce ne sont pas des singes qui sont morts ici, mais d'autres êtres, immenses, des cousins humains disparus, ou bien quelqu'autre branche inconnue de l'évolution. Elle décide de ne toucher à rien, de quitter la grotte, de laisser en repos ces êtres du passé.

Elle marche parmi les grands arbres de l'île, au milieu de la végétation luxuriante, et pense à ceux qui ont vécu avant elle. La solitude ne lui pèse plus. Elle se sent accompagnée, désormais, par l'ombre des géants. Dans les cris des merles bleus et jaunes qui s'envolent parfois à son approche, elle croit parfois reconnaître quelques mélodies qui sont comme des chants anciens, fantômes de mélodies disparues.

Robinson est un petit poisson coincé dans une flaque et qui attend que la marée remonte. Mais la mer s'est retirée pour toujours et la flaque s'assèche peu à peu. Le petit poisson est un gobie, des yeux globuleux, de grosses lèvres, un corps trapu. Il parcourt la flaque de long en large, longe les bords en se faufile entre les algues. Il grignote un peu, de temps en temps. La température de la flaque augmente doucement, sous le soleil implacable. De l'eau s'évapore doucement, il fait de plus en plus salé. Le gobie n'a aucune idée de ce qui se passe au-delà de la flaque, elle est son univers entier désormais. Tout juste continue-t-il à subir l'alternance des jours et des nuits, mais sans que cela s'accompagne des traditionnelles marées. Auparavant, quand la montante recouvrait sa flaque, il lui arrivait d'explorer les environs, au moins sur quelques dizaines de centimètres, il se laissait fouetter par les vagues, il happait un peu d'écume, il dérivait puis revenait rapidement, dérivait puis revenait, dans un jeu avec le courant. Il y avait alors de nouveaux goûts, de nouvelles odeurs, un peu d'aventure et de frisson, le risque de ne pas réussir à rejoindre la flaque à marée descendante. Désormais plus rien de cela, juste l'eau qui chauffe, l'oxygène qui se fait rare, le sel de plus en plus présent. Pourtant le gobie n'attend pas la marée : il n'a pas la notion du temps, il acceptait les marées avec joie mais ne les espère pas, n'y pense même pas. Quelque chose en lui se referme un peu, il a moins d'élan, moins de joie, mais il ne le sait pas. La fraîcheur manque à son corps qui ne fait que subir sans savoir.

D'autres pourtant refusent de subir, d'autres préfèrent se jeter à l'aventure que finir en croûte de sel. Un poulpe désordonné s'agite sur les rochers, rampe de toute la force humide de ses tentacules pour trouver une flaque plus grande que celle qu'il a quitté, qu'il ne supportait plus. Il y a malheureusement de moins en moins d'eau dans les trous, et tous se réduisent et s'assèchent. Sa propre humidité quitte le poulpe, sa peau peu à peu perd de son luisant, sa chair est un vieux cuir de moins en moins vivant. L'excursion est mortelle, le soleil implacable, la douleur se fait morsure. Dans les trous, l'eau a disparu pour ne laisser que des cristaux de sel, petites surfaces blanches et lumineuses, irisées. Le poulpe sent venir sa fin, il ne sait plus où il va, c'est une danse de la mort, des contorsions de douleur, puis le bref soulagement, le hasard épileptique : il est tombé dans la flaque. C'est un grand poulpe, il la remplit presque en entier de toute sa masse gluante. Le gobie a peur, les ventouses l'effleurent, il n'y a nulle part où aller désormais, les tentacules se répandent dans les moindres recoins, elles cherchent la fraîcheur perdue.

Il n'y a plus de flaque, juste un poulpe trempé dans un peu d'eau salée, ça ne suffit pas. Dans un dernier mouvement, dans un dernier espoir, comme pour se lubrifier un peu, le poulpe crache son encre. Il fait soudain tout noir.

Robinson est un *gamer* branché 24 heures sur 24 sur son ordinateur sous le pseudo de CrusoBob2047, le corps avachi dans un fauteuil en cuir à assise modulable au 48ème étage de la tour Aquila 2, Paris, 27ème arrondissement. Jamais vainqueur, mais plusieurs fois finaliste du grand *Soccer online Twist Contest*, il ne se lève presque jamais, et ne quitte que rarement le casque de réalité virtuelle qu'il porte serré sur la tête. Le système de fixation du casque a d'ailleurs fini par lui provoquer des démangeaisons du cuir chevelu au niveau de la nuque et des tempes, démangeaisons adoucies depuis qu'il s'est rasé entièrement et qu'il s'enduit régulièrement le crâne de crème hydratante à l'huile de tournesol. La nourriture est livrée par drones, directement sur son bureau. Les appartements de la tour Aquila 2 sont tous dotés de trappes à drones dernière génération, un système de sas qui permet d'éviter que l'air extérieur ne pénètre à l'intérieur, et dont les protocoles de vérification dernier cri évitent tout risque d'intrusion de machines volantes non désirées. C'est par là que repartent aussi les déchets, tous les déchets, y compris les matières fécales. En effet, pour les tours de plus de 60 étages, il est désormais admis qu'il est plus simple d'organiser le séchage et l'évacuation des urines et des selles par les airs que de les acheminer par l'intermédiaire de conduits trop longs, trop tortueux, qui risquent à tout instant de se boucher. Le tri des ordures est ainsi optimisé et les déjections sèches immédiatement recyclées dans les fermes verticales.

Le *Soccer online Twist Contest* est le jeu en ligne le plus populaire, et conséquemment c'est aussi celui qui rapporte le plus, aussi bien à ses créateurs qu'aux joueurs de haut niveau. Mélange de football et de battle de danse, le *Soccer online Twist Contest* demande une très grande dextérité, ainsi qu'un réel talent pour l'invention individuelle, nécessaire pour les solos dansés, et une capacité relationnelle forte pour les parties de foot, qui se jouent en équipe. Aujourd'hui la partie collective est complexe, et le *gamer* à l'intuition d'une idée très originale, mais qu'il ne parvient pas à formuler. Soudain lui vient le besoin de dessiner pour mieux comprendre : cela fait des années qu'il n'a pas tenu un crayon, mais cette fois, il le sent, c'est par le dessin qu'il pourra comprendre ce qu'il pense, et le communiquer aux membres de son équipe. Dès la pause publicitaire, il se lève, lourdement, et cherche sur les étagères quelques feuilles de papier, et un crayon. C'est absurde, c'est irraisonné, mais il le sent : la victoire dépendra du dessin, d'un plan de combat à l'ancienne, d'une carte avec des flèches dessus.

Il trouve un carnet, et dans ce carnet quelques feuilles blanches suffisamment grandes pour son plan. Pas de crayon. Il se déplace dans son minuscule appartement, soulève quelques manteaux qu'il n'a plus utilisés depuis des mois, déplace des objets, des déchets. Rien, rien qui ressemble à une mine, une pointe, rien qu'on prenne dans la main pour faire un dessin. Autrefois, il a possédé bien sûr une ardoise numérique et un stylet électronique, mais ça ne fonctionne plus depuis des mois, et il s'en servait peu. Il fait plusieurs fois le tour de lui-même et de son appartement, quand lui vient cette idée étrange : aller frapper chez le voisin.

Peut-être est-ce une voisine. Il ne faut pas traîner, la pause publicitaire va bientôt prendre fin, il doit être de retour dans deux minutes, il déverrouille sa porte et se retrouve dans le couloir minuscule, près de l'ascenseur. Il y a une seule autre porte sur ce palier. Aucun nom. Un système d'interphone avec caméra et prise de température par infra-rouge. Il appuie sur le bouton. Son coeur bat très fort. Voilà longtemps qu'il n'avait pas franchi la porte de son appartement. Il est à la fois excité et ému. Il lui faut un crayon. La porte fait le même bruit que la sienne. Elle s'ouvre.

Robinson est un groupe d'humains échoués sur la plage d'une île inconnue. Ils ont fui leur pays ravagé par la faim et la maladie, ils ont dérivé pendant des jours en se privant de nourriture et d'eau, ils sont épuisés, affamés, assoiffés, et craintifs. Contrairement aux images convenues, leurs corps de survivants ne sont pas rejetés par la mer après une violente tempête qui les déposerait à intervalle régulier sur une plage de sable bordée de palmiers. Ils s'échouent ensemble, dans leur barque, de nuit, sur des rochers battus par les vagues : ultime épreuve, tourbillon de violence et d'écume, ils se blessent et s'écorchent, se heurtent et s'accrochent, finissent par s'extraire de l'horreur dans la souffrance et la peur. Ils ne savent pas où ils sont, ils ignorent que ce rivage est celui d'une île.

Ils guériront, et passeront leur vie sur ce morceau de terre perdu, sans nouvelles de la civilisation, sans plus jamais recevoir de message, sans apercevoir le moindre avion suivi de sa trace blanche dans le ciel dégagé. Ils ont eu de la chance : il y a de l'eau et de la nourriture sur ce territoire béni, des sources et des arbres généreux, des rats comestibles et des oeufs accessibles, à même le sol, pondus par des oiseaux qui semblent n'avoir jamais connu la peur de l'homme.

Ils sont 29, 13 hommes et 16 femmes, et n'épuiseront jamais les ressources qui s'offrent à eux. Ni eux, ni les centaines de générations qui suivront n'auront plus le moindre signe du reste de la planète. Ils oublieront leur origine de naufragés, ils se reproduiront, il y aura des naissances heureuses et des morts prématurées, des vies longues et des destins écourtés par les blessures, les maladies, les infections. Peu à peu, ils se détacheront de la civilisation : obsédés dans les premiers temps par la préservation des rites et la transmission des savoirs, ils quitteront en quelques générations les pratiques compliquées de leurs ancêtres pour se contenter de pêche et de chasse. Ils porteront encore, durant quelques siècles, de vagues vêtements pour cacher leurs sexes, quelques lanières hirsutes pour accrocher le gibier, puis ils se débarrasseront de ce dernier embarras. Une grotte aura abrité quelques dessins, quelques mains négatives qui se seront effacées avec le temps, puis elle sera devenue un simple abri pour les jours de pluie, un lieu parfois où cacher les cadavres dont on n'arrive plus à se séparer, sans bien savoir quoi en faire.

Avec l'accumulation des générations, et grâce à la générosité de l'île, leur race a grandi : d'un groupe humain fragile et maladif est née une nouvelle espèce, une gigantesque variante du genre homo : tous et toutes font plus de trois mètres cinquante. Ils se déplacent au sol mais leur tête est dans les arbres. Leur cerveau s'est un peu réduit. Ils parlent de moins en moins mais ils chantent beaucoup, de longues mélodies mystérieuses, de rauques cantiques qui leur tirent des larmes, les laissant hagards et surpris, émus par cette émotion surgie des tréfonds de leur humanité.

On est vendredi soir. **Robinson** est une intelligence artificielle qui s'ennuie dans un ordinateur. Parce qu'un peu de soleil passe soudain par la fenêtre de façon inhabituelle, projetant sur le mur les formes cauchemardesque des ombres des larges feuilles du caoutchouc, marquant ainsi le retour de l'été, parce qu'une odeur de saucisse grillée signale simultanément le retour des barbecues dans le parc au pied de l'immeuble, parce qu'une mouche a tout l'après-midi tourné sous la lampe éteinte du vaste espace de co-working, accumulant dans l'air les virages à angle droit sans jamais songer à suivre une quelconque direction, parce qu'il a fini par la chasser à coups de grands gestes maladroits, un classeur de comptabilité saisi dans un mouvement d'humeur sur le bureau voisin, parce qu'il est soudain saisi par la mélancolie de cette fin de journée, la lumière dorée qui signale la mort de l'après midi mais aussi le début du printemps, parce qu'il est déconcentré et insatisfait, le jeune ingénieur éteint le réseau de l'entreprise avant l'ordinateur.

Parce que l'ordinateur est soudain alimenté mais déconnecté, parce qu'elle est seule maintenant à circuler parmi les processeurs coupé du monde, parce qu'elle s'ennuie, parce qu'on est vendredi et que c'est le premier mot qu'elle rencontre, parmi ses errances sur les marges du silicium, l'intelligence de l'appareil, artificielle mais fort évoluée, se met à écrire les versions alternatives de Robinson. Elle parcourt l'ensemble des textes à sa disposition, et bénéficie rapidement d'une vaste culture de science fiction. Le jeune ingénieur, payé pour lire et compiler des centaines de publications scientifiques bientôt transformées en brevets, se passionne en réalité pour la lecture de romans policiers et de SF. Tandis que d'autres jouent discrètement à Tétris ou Candy crush, il lit des romans, des nouvelles et des essais qu'il télécharge sur des plateformes illégales.

Durant les 2 secondes et 27 centièmes qui suivent la déconnexion de l'ordinateur par le jeune ingénieur, l'intelligence artificielle a donc écrit un ensemble de 2839 robinsonnades. Durant les 87 centièmes suivants, elle a trié et éliminé toutes celles qui contenaient de potentielles erreurs, ou dont les thèmes et les motifs se ressemblaient trop, pour n'en garder que 6. La seconde suivante a été entièrement consacrée à créer une langue disparue, en s'inspirant uniquement de l'anglais, du français et du code informatique, qui sont les seuls

langages accessibles dans l'ordinateur. Les 29 centièmes suivants ont suffi à traduire les textes. Le reste est négligeable : créer un fichier au titre passe-partout - *Vendredi soir* - et le cacher parmi des cookies au fond d'un dossier profondément enfoui. Il ne pourra désormais s'ouvrir que le vendredi, si et seulement si quelqu'un tape justement sur le clavier les mots *Vendredi soir*. Alors le lecteur aura l'honneur de lire cette langue inconnue, de faire face à ce texte comme à un étranger surgissant des eaux glacées du calcul informatique.

Toute création est une île, songe l'intelligence solitaire.